

JULIETTE
BONTE



Les vrais
AMIS

ne s'embrassent pas

sous

LA NEIGE



Harper
Collins
POCHE



L'hiver est long sans romance

EN CE MOMENT DANS VOS POINTS
DE VENTE HABITUELS

Harper
Collins
POCHÉ

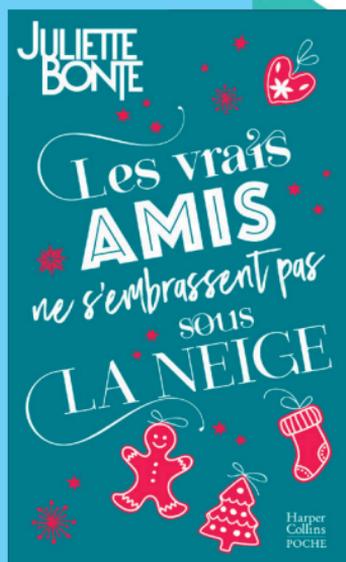




JULIETTE BONTE



Toutes ses comédies romantique de Noël
sont à retrouver en format poche !



EN CE MOMENT DANS VOS POINTS
DE VENTE HABITUELS



Harper
Collins
POCHE

À PROPOS DE L'AUTRICE

Grande amatrice de séries et de jeux vidéo, **Juliette Bonte** s'est lancée dans l'écriture pour donner vie à des personnages masculins qui incarnent sa conception de la perfection. Très proche de ses lectrices, elle aime partager avec elles son quotidien d'auteur et se nourrit de leur soutien et de leur enthousiasme.

JULIETTE BONTE

Les vrais amis
ne s'embrassent pas
sous la neige

Harper
Collins

POCHE

© 2018, 2020 pour la présente édition, HarperCollins France.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-0777-0

1

Allison

— Un extra caramel *macchiatto* et deux *chai latte* taille normale, s'il vous plaît.

Polie, j'acquiesce et je prépare la commande de la cliente dissimulée dans son cache-nez ; alors que l'odeur du café embaume mes narines, je remplis deux gobelets à emporter du mélange de thé noir aux épices. Un petit coup d'œil à l'extérieur de la boutique accentue mon sourire.

J'adore l'hiver. Mieux encore, j'adore l'hiver new-yorkais. Je pourrais troquer une vie sous les cocotiers contre la chance d'assister chaque matin à la chute des flocons de neige sur ma ville natale.

— Un caramel *macchiatto* et deux *chai latte*, annoncé-je en posant les trois portions sur le comptoir. Le Peppy Coffee vous souhaite une belle journée !

La brune me remercie, paie, et libère une bourrasque frigorifique en ouvrant la porte.

— Alli et sa bonne humeur hivernale !

Trevor, qui revient de l'arrière-boutique, me lance un clin d'œil amusé. Il y a de quoi, en même temps : à vingt-cinq ans, je m'émerveille encore des parterres de neige. Si je m'écoutais, je m'allongerais même sur le trottoir tout blanc pour dessiner un ange — je l'ai déjà fait avant-hier, mais il était très tard et je n'étais plus franchement maîtresse de mon corps.

Je relève une commissure et le défie du regard.

— Trouve quelque chose de plus beau que ce décor.

Au-dehors, les fenêtres des buildings sont décorées d'ivoire. La couche de neige ne cesse de s'accroître sur les trottoirs, et le givre, sur notre devanture, intensifie cette impression de beauté silencieuse.

— Laisse-moi réfléchir..., répond Trevor en se tapotant les lèvres d'un doigt. Jude Law ? Leonardo DiCaprio à la période de *Titanic* ? Non ! La décoration de ma salle de bains ! Ou le dernier costume hors de prix que je n'aurais jamais dû acheter. Et puis, moi, bien évidemment.

Il se désigne lui-même de la main depuis la tête jusqu'aux cuisses, affichant un air ravi.

Trevor est un très bel homme, il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. Ses immenses yeux cobalt brillent sur son teint naturellement doré, et il faut bien avouer que les heures qu'il a passées à la salle de musculation ont donné d'incroyables résultats.

— J'attends mon compliment, ajoute-t-il, immobile.

Je réprime un rire et lui lance mon torchon à la figure.

— Si je t'en fais un de plus, ton ego explosera, Trev.

— Je te rappelle que je suis celui qui s'occupe des fiches de paie.

L'air faussement sévère qu'il arbore me fait définitivement pouffer.

— Il est encore en train de quémander des compliments ?

Sydney tape des pieds sur le tapis de l'entrée avant de nous rejoindre.

— Je ne quémande pas, conteste Trevor, je pousse Alli à dire la vérité. Et, Syd, tu es *encore* en retard !

Pour seule excuse, ma collègue trotte jusqu'au comptoir, jette manteau et écharpe dans l'arrière-boutique, puis noue le tablier aux couleurs du café dans son dos.

— Tes cheveux sont magnifiques, Trev, dit-elle ensuite, feignant l'extase. Huile de jojoba ou bergamote, pour avoir de si jolies pointes ?

Le torchon exécute un magnifique salto dans les airs avant d'atteindre Syd sur le buste.

— Tu ne m'auras pas avec tes flatteries, râle-t-il. Tu as

intérêt à mettre les bouchées doubles, aujourd'hui ! Toi aussi, Alli. Jojoba.

— À vos ordres, patron ! crions-nous en chœur.

Il lève les yeux au ciel et nous abandonne, pour poursuivre la préparation des pâtisseries.

Bosser pour Trevor est un pur plaisir. Sourire est devenu pour moi une seconde nature depuis que j'ai été embauchée au Peppy Coffee.

L'établissement, implanté dans le quartier financier de Manhattan, est un petit bijou, un lieu minuscule et tarabiscoté qui tranche avec les immeubles de verre qui l'encerclent.

L'enseigne n'est pas très connue à New York, mais cela fait partie de son charme ; les gens ne se bousculent au portillon qu'aux heures de pointe. Le reste du temps, il est possible d'y savourer un donut maison et un café chaud en toute quiétude, assis dans l'un des coins joliment décorés de la salle.

— Alors ? lancé-je à Syd. Comment ça s'est passé ?

Elle dépose méticuleusement les nouveaux cookies aux noix de macadamia sur le présentoir, avant de se tourner vers moi.

— Ursula était présente. Aucun moyen de le décrocher, cette fois.

Syd aspire à une carrière d'actrice. Sa plastique est clairement avantageuse — le visage de Tyra Banks, les cheveux de Salma Hayek, les jambes de Jessica Alba... une injustice en chair et en os — et elle a du talent. Malheureusement, les États-Unis comptent des milliers de femmes aussi douées qu'elle, et certaines ont la chance d'être bichonnées par Amelia — secrètement nommée Ursula, la chose violette aux tentacules de pieuvre dans *La Petite Sirène*.

Mon amie n'a pas ce privilège.

L'histoire est *très* longue et *très* ennuyeuse à expliquer, il suffira donc de retenir qu'Ursula est un agent influent dans le métier, et que Syd peut avoir un caractère de cochon.

— C'était un casting pour quoi, déjà ?

— Une pub pour des céréales. Grandes affiches partout. Carrière qui décolle. Je suis dégoûtée !

Je lui tapote le bras.

— Tu fais la fierté du Peppy Coffee, c'est toujours ça de pris !

— « La fierté » ? Tu n'y vas pas un peu fort ?

— Si, admets-je. Mais quand tu déprimes, tu te jettes sur les beignets à la framboise, puis tu culpabilises, et je suis forcée de t'accompagner pour un footing à 4 heures du matin. J'essaie donc de retarder ma mort au maximum.

— Tu adores courir ! proteste-t-elle.

— Pas à 4 heures du matin.

Nous continuons de disposer la dernière fournée de gâteaux, tout en servant les quelques clients de la matinée. Si j'étais honnête avec Syd, je lui dirais que je déteste courir ; transpirer et avoir des ampoules aux pieds ne me botte absolument pas. Je n'avale pas les kilomètres pour le plaisir. En vérité, je pratique ce sport pour les endorphines d'après-séance : elles me donnent l'impression d'être sur un petit nuage et, accessoirement, elles me font oublier les soucis.

— Ça te dit qu'on aille se boire un verre, ce soir ?

— Je ne peux pas, réponds-je, en préparant le cappuccino du client.

— Allison Walker a quelque chose de prévu un jeudi soir ? s'étonne-t-elle.

— Carl m'a invitée à dîner.

L'évocation de mon petit ami la fait reculer d'un pas.

— Il sait donc que tu existes toujours ?

— Syd !

Elle pose une main sur la hanche.

— Tu m'excuseras mais vous vous voyez une fois tous les trente-six du mois.

— Il est accaparé par son boulot.

Carl Barnes est l'un des architectes les plus courus de Manhattan. Son travail lui demande énormément d'attention, c'est donc normal qu'il ne puisse pas se libérer quand bon lui semble.

— Excuse déplorable, dit-elle dans un soupir. Votre relation est déprimante, Alli. Un vieux couple. J'espère que vous ne faites pas chambre à part.

— Je ne vis pas chez lui.

— Ah ! Oui, c'est vrai. Vous êtes ensemble depuis plus d'un an et vous faites carrément appartement à part. Si romantique !

— Tu veux bien arrêter avec tes sarcasmes ?

Elle pince les lèvres tout en haussant un sourcil.

— Il est d'un ennui mortel et il ne prend même pas soin de toi ! Je continuerai de me demander ce que tu fiches avec lui jusqu'au jour où tu le largueras.

— Sans trop m'avancer, je pense que les gens se mettent en couple parce qu'ils sont amoureux l'un de l'autre, Syd.

— Et ça fait quoi, d'aimer un fantôme ?

— Tu exagères ! On se voit.

— De temps en temps. En coup de vent. Quand *Monsieur* n'a pas cinquante réunions ou qu'il ne t'a pas oubliée.

— Il ne m'oublie pas... trop.

— Si. Je te rappelle le jour de tes vingt-cinq ans ? Il a manqué ton quart de siècle. Avec deux secrétaires qui s'occupent de son foutu planning, il n'avait aucune raison de t'abandonner.

Sur ce coup-là, elle n'a pas tort. Cette soirée a été horrible.

Je ne suis pas du genre à vouer un culte aux anniversaires, mais Syd m'a tellement bassinée avec cette histoire de quart de siècle que j'ai fini par me prendre au jeu.

Au départ, je devais passer la nuit avec Trevor et elle — autrement dit tournée des bars et tête dans la cuvette au petit matin —, mais Carl m'a demandé, trois semaines avant la date fatidique, de lui réserver ma soirée ; moi, guillerette et excitée, j'ai donc dit non à une orgie d'alcool — qui s'annonçait hilarante — pour rester avec lui.

Problème, il n'a jamais sonné à la porte de mon appartement. Il n'a pas non plus répondu à mes textos, ni à mes appels. J'ai bu toute seule, devant d'affreux documentaires animaliers où les proies se font dévorer sous l'œil de la caméra, et je n'ai eu de ses nouvelles que deux jours plus tard.

Il était à Boston, apparemment. Son portable coupé, visiblement. Il s'est excusé à sa manière : j'ai reçu vingt-cinq bouquets de fleurs et j'ai eu la grande chance de l'avoir au bout du fil à 23 h 30, pendant quinze minutes. Un exploit !

Il y a maintenant prescription, mais je lui en voudrai toujours. Surtout que je lui ai répété un bon millier de fois que les cadeaux me rendent mal à l'aise.

Fleurs, bijoux, robes... Normalement, tout le monde s'en réjouit, pas moi. Je me contrefiche du matériel. À la limite, j'aurais préféré qu'il me fasse un dessin. Ça aurait été plus personnel.

— Bref, dis-je en balayant l'air de la main. J'ai rendez-vous avec lui ce soir. Donc pas de daiquiri.

Un juron sort de sa bouche — qui ressemble à s'y méprendre à celle d'Angelina Jolie.

— Il y a intérêt à ce que le repas soit génialissime, Alli ! Ce type... Vivement que tu trouves mieux.

Connaissant Carl, je me doute qu'il ne m'emmènera pas au fast-food du coin. Après le travail, je fais donc un effort et je me pare de la robe qu'il m'a offerte pour s'excuser de m'avoir plantée lors de notre dernier rendez-vous. Un coup de fil important, encore.

À 19 h 30, un taxi patiente en bas de chez moi ; Carl contrôle tout, dans tous les domaines. Et, comme il refuse que je prenne le métro — je passe pourtant ma vie dedans —, j'embarque dans la voiture.

La route glacée et parsemée de lampadaires illuminés me mène sur Columbus Circle. Le taxi s'arrête face au Time Warner Building, et je n'en suis pas plus étonnée que ça : à l'intérieur se cache le Per Se, un restaurant haut de gamme et guindé.

Parfois, j'aimerais que Carl modifie ses habitudes. Un bon *food truck* vendant des snacks bien gras serait largement suffisant ! J'ai toujours préféré les choses toutes bêtes du quotidien. Tomber amoureuse de lui m'a forcée à changer.

Comme prévu, j'arrive la première à la table. Un serveur charmant me propose une boisson pour patienter, et comme Carl est absent, j'en profite pour déguster une bonne bière.

Les gens se demandent souvent comment nous nous sommes rencontrés. Normal : Carl est un magnat new-yorkais

et je ne suis qu'une simple serveuse. Pour comprendre notre histoire, il suffit de lire ces bouquins plébiscités par la presse féminine. Catégorie romance.

Topo : un homme puissant, sexy et doté d'une poigne de fer en affaires (Carl) fait la rencontre d'une demoiselle au statut modeste (moi). Il la trouve instantanément à son goût. Tous deux se plaisent, ils couchent ensemble, ils ont envie d'aller plus loin. Ils vont d'ailleurs plus loin, et l'histoire se conclut par un mariage somptueux : l'homme précédemment réfractaire à l'amour est désormais rentré dans les clous.

Le début correspond.

Le Peppy Coffee est le distributeur de café officiel de Peterson & Barnes Associates, le cabinet d'architectes de Carl. Il y a plus d'un an, j'ai livré une commande pour l'une de leurs réunions ; en entrant dans la salle, j'ai découvert mon actuel petit ami et, disons-le clairement, nous nous sommes tapé dans l'œil.

Carl est beau. Très beau. Yeux bleus plus-cliché-tu-meurs, costard sans un pli, cravate sobre, cheveux gominés, carrure délicieuse. Sa froideur m'a rendue curieuse, et sa manière de me regarder m'a fait fondre.

Pendant plusieurs semaines, j'ai insisté pour devenir la livreuse attitrée de cappuccinos. Carl et moi avons sympathisé dans le plus grand secret : nous avons fait l'amour dans ladite salle, dans son bureau, dans les escaliers de secours, aux toilettes. Puis, sentant qu'un lien amoureux se créait, nous avons décidé de devenir un couple.

C'était il y a quatorze mois. Et c'est à partir de là que mon histoire diffère des romances.

Carl est très porté sur le travail. Et, au risque de détruire l'idéal du roman sentimental, l'homme passionné par son boulot reste passionné par son boulot, même si femme il y a dans sa vie.

Pas de mariage. Pas de grandes déclarations. Les mois ont passé, et l'étincelle s'est lentement éteinte.

À présent, je le vois une fois par semaine. Il ne traverse pas le pays parce que je lui manque. Il ne me dit pas « je t'aime » d'une voix rauque et sexy. En revanche, il me couvre bien de

cadeaux hors de prix, mais, comme vous l'aurez compris, c'est pour se faire pardonner ses absences.

Un baiser furtif sur mon crâne me sort de mes songes.

— Bonsoir, mon cœur.

Dans son habituelle tenue de travail, Carl s'installe en face de moi. Heureusement, le serveur a fait disparaître mon verre de bière.

— Tu es là depuis longtemps ?

— Pas du tout, dis-je dans un sourire.

Il hoche la tête. Ses traits sont tirés et sa peau est plus pâle que huit jours auparavant. Je suppose que son cabinet lui cause quelques soucis.

— Tout va bien ?

Il attrape la carte et me répond sans me regarder dans les yeux.

— Le quotidien. Tu as commandé ?

— Pas encore.

Il hoche de nouveau la tête.

Vu son état, je ne cherche pas à discuter et je me concentre sur les plats.

Carl est fondamentalement calme, mais il peut se montrer colérique lorsque les choses ne vont pas dans son sens. Le défaut des dirigeants habitués à ce que tout leur réussisse. J'ai déjà eu affaire à ses accès de colère, et même si je n'en étais pas la cause, je préfère ne pas les revivre.

Je jette mon dévolu sur l'appellation la moins alambiquée, et me fais servir un verre de vin rouge, une fois la commande passée.

— Tu es jolie, ce soir.

J'intercepte son esquisse de sourire.

— Tu n'es pas mal non plus.

Je le gratifie d'un clin d'œil, tout en me contrôlant pour ne pas montrer que la boisson n'est pas au goût de mes papilles.

La suite du dîner se déroule plus que banalement : Carl me pose quelques questions sur le Peppy Coffee, auxquelles je réponds avec enthousiasme. J'essaie d'attiser sa curiosité en lui expliquant que Trevor m'a autorisée à inventer la recette d'un nouveau cookie, mais ce détail ne le passionne pas.

Il embraie sur un contrat décroché par le cabinet, me sort des dizaines de termes techniques, et c'est moi qui hoche alors la tête.

J'opine pour la trente-septième fois — oui, j'ai compté — quand les assiettes arrivent.

— Je t'ennuie, j'ai l'impression.

— Absolument pas ! rétorqué-je.

— Chérie, tu peux être franche.

Je m'essuie la bouche à l'aide de la serviette.

J'aime quand les choses sont dites sans détour, mais avec Carl, je vais à l'encontre de mes principes. Son statut professionnel m'impressionne et influe donc sur ma façon d'agir avec lui ; il est tellement important dans le travail que ça empiète sur la vie privée.

Avant, j'osais être moi, quitte à provoquer de petites chamailleries. Aujourd'hui, notre couple me semble trop fragile pour résister au moindre désaccord.

— Allison ?

Il me dévisage avec intensité.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. C'est... rien. Ton poisson est bon ?

Il pose ses couverts sur la table et couvre ma main de la sienne.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'observe son pouce caresser ma peau et je me désole.

Son contact ne me donne plus la chair de poule. Dans le passé, mon corps partait dans une symphonie de crépitements et de désir. Ça n'est plus le cas. C'est juste... une phalange qui dessine des cercles sur le dos de ma main. Rien d'autre.

Je déglutis.

— Carl, je crois qu'il faut qu'on...

Ma phrase meurt dans une sonnerie ; Carl attrape son téléphone et tend l'index pour me sommer de me taire. Je l'entends répondre à son interlocuteur, puis il se lève, me laissant seule avec mon hamburger haut de gamme et cet horrible vin rouge.

Je ne sais plus quoi penser. Je l'aime. Je crois, du moins. Mais de temps en temps, surtout avant de dormir, je réfléchis

à ce que serait ma vie si je n'étais pas sa petite amie. Et je suis bien consciente qu'à partir du moment où on commence à tergiverser, ça n'est pas bon signe.

Carl est une personne bien. Il m'a prouvé qu'il m'appréciait. Mais son monde codifié, ses absences perpétuelles, sa manière de tout régler avec son porte-monnaie... ce n'est pas ce que je voulais pour nous.

J'aimerais passer le week-end à ses côtés. Je voudrais qu'on se balade dans Central Park le dimanche, qu'on s'arrête en terrasse et qu'on boive un verre, comme le ferait n'importe quel couple. Qu'on n'ait pas besoin de s'habiller comme si on allait rencontrer le Président dès qu'on sort à deux. Un truc simple, en fait. Tout le contraire de notre relation actuelle.

— Désolé.

Il se réinstalle sur sa chaise et récupère ses couverts.

— On parlait de quoi ?

— Je te demandais si tu appréciais ton poisson, dis-je en feignant un sourire.

Il prend une bouchée et pousse un soupir satisfait.

— Pas mauvais. Et... bordel !

Son portable recommence à sonner.

— Tu devrais répondre. C'est sûrement important.

— Ça l'est, peste-t-il. Luke.

Et il disparaît de nouveau.

J'engloutis le vin rouge d'une traite.

Luke. Encore et toujours Luke.

Peterson & Barnes Associates a été fondé par Carl et l'un de ses plus proches amis : Luke Peterson.

Ils se connaissent depuis le collège, et leur passion commune pour l'architecture — combinée à leur détermination — les a unis, pour le meilleur et pour le pire. C'est ensemble qu'ils ont bâti leur petit empire.

Je n'ai jamais rencontré Luke, il n'est rentré que récemment d'un long séjour en Europe, mais Carl en parle suffisamment souvent pour que je me sois fait une idée de son caractère.

Apparemment, Luke ne joue pas dans la même catégorie que lui. Comment expliquer ça simplement... Carl est un puissant homme d'affaires. Il est pragmatique, terre à terre et

sérieux. Carré. Organisé. Luke, d'après ce que j'ai compris, fonctionne différemment. Il préfère y aller au culot et à l'instinct, et c'est ainsi qu'il parvient à décrocher des contrats.

Tous les deux sont un peu comme le yin et le yang.

Enfin, je ne suis pas la mieux placée pour dresser son portrait, je ne sais même pas à quoi il ressemble.

— Excuse-moi, mon cœur.

Je ne relève pas.

— Luke te donne du fil à retordre ?

Il se passe une main agacée dans les cheveux.

— Je vais devoir écourter notre dîner.

Je tressaille lorsqu'il dépose sa carte bancaire près de mon assiette.

— Carl...

— Excuse-moi, répète-t-il en contournant la table pour m'embrasser le front. Je dois vraiment régler ça au plus vite.

Mes paupières papillonnent.

— Mais, Carl... On était censés manger ensemble...

— Je sais. Pardon. Je voulais attendre le dessert pour te proposer d'emménager chez moi.

Mon corps tout entier se crispe.

Il me jette un sourire badin, comme si la bombe qu'il vient de lâcher n'a absolument aucune importance.

Il a dit quoi ?

— Ça te dit d'emménager chez moi ?

Il a dit ça.

Il prend mon visage en coupe. Ses pouces me caressent les pommettes.

Merde. Merde ! Que suis-je censée répondre, là, maintenant ?

Non, Carl. Je pense que nous avons des problèmes à régler avant d'envisager une cohabitation. Tu vois bien que notre couple n'est pas au mieux de sa forme. Et puis, tu me connais, j'aime mon indépendance. Mon petit appartement perdu au fin fond de Washington Heights me convient. Je ne me sens pas prête à accepter ta demande.

C'est ce que je devrais dire. À la place — et sans mon consentement —, ma bouche large à son tour une bombe :

— D'accord.

La seconde d'après, les lèvres chaudes de Carl se posent sur les miennes. Son baiser est bref, sans langue, sans passion. Il se détache de moi, soulagé et ravi.

— J'ai hâte, murmure-t-il. Prends le meilleur dessert, ne t'en fais pas pour l'addition.

Je le regarde s'éloigner dans son beau costume et à cet instant, je réalise que je viens de faire une énorme erreur.

COMÉDIE ROMANTIQUE

JULIETTE BONTE

Les vrais amis ne s'embrassent pas sous la neige

Ils n'étaient pas censés s'aimer...

Dès leur première rencontre, une complicité naturelle les relie. Dès leur premier fou rire, leur amitié devient une évidence. Mais, lorsque le désir s'immisce entre eux, tout se complique...

Depuis qu'elle a menacé Luke avec une fourchette lors de leur première rencontre – épique –, Allison le considère très naturellement comme son meilleur ami. Il aime se moquer de son obsession pour les cookies maison et de sa façon de manger les hot-dogs ; elle adore l'écouter parler d'architecture et le remettre à sa place. Mais plus ils passent du temps ensemble, et plus Allison prend conscience que Luke est bien plus qu'un ami... À ses côtés, elle découvre de nouveaux sentiments, plus intenses, plus troublants. Des sentiments qu'elle ne devrait pas éprouver. Car Luke est le seul homme qu'elle n'a pas le droit d'aimer.

« J'ai été totalement séduite par cette romance qui est idéale à lire en cette fin d'année qui arrive avec un bon plaid et un bon thé. »

Blog La malle aux livres

Harper
Collins
POCHE

WWW.HARPERCOLLINS.FR

85.4277.7

6,90 €



Couverture : Caroline Gioux
© avian / Shutterstock